

Meinrad Schade – La guerre sans la guerre

Meinrad Schade travaille à son projet « Avant, après et en marge de la guerre – recherche de traces aux marges des conflits » depuis plus de dix ans. Il s'est rendu dans plusieurs régions de l'actuelle Russie et dans des Etats de l'ex-Union soviétique, comme la Tchétchénie, l'Ingouchie, le Kazakhstan, le Haut-Karabagh et l'Ukraine, pour documenter avec beaucoup de sensibilité des conflits passés, qui couvent encore ou qui pourraient éclater à nouveau. La nouvelle exposition de la Fondation suisse pour la photographie est consacrée à ce projet.

Meinrad Schade n'est pas un photographe de guerre au sens classique du terme, de ceux qui courent les points les plus chauds du globe pour alimenter la presse à grand tirage d'images violentes prises sur le vif. Il tourne même délibérément le dos à ce « marché » florissant, notamment sur l'Internet, parce qu'il ne croit pas que des images de ce genre aient un effet salutaire de sensibilisation ou de dissuasion. Meinrad Schade travaille lentement et sur la durée. Il se concentre sur les scènes en marge du grand théâtre de la guerre, sur des lieux et des événements que les médias négligent ou qui sont retombés dans l'oubli. Le photographe écoute et observe pour tenter de comprendre toutes ces situations de crise et développe une perspective très personnelle. Faisant preuve d'empathie, d'impartialité et de rigueur, il montre les traces laissées par la guerre dans les villes, les villages et la nature, ainsi que les blessures physiques et psychiques infligées aux habitants. Il montre également ceux qui en sortis indemnes et qui s'enorgueillissent de leurs exploits passés. Il en résulte le tableau inquiétant d'un état existentiel instable entre catastrophe imminente et normalité. Le photographe met à nu les rouages de ces événements, qui sont finalement partout pareils, que ce soit en Europe de l'Est ou encore en Israël et dans les territoires palestiniens où il poursuit actuellement son projet.

Depuis peu, Meinrad Schade photographie d'autres « champs de bataille », où des guerres sont mises en scène au plus près de la réalité, pour des intérêts économiques ou sous prétexte de mieux faire comprendre l'histoire : le « War & Peace Show » à Beltrig en Angleterre et le Salon international des armes « Eurosatory » à Paris. Les photos de Schade dévoilent la profonde fascination de la société pour la guerre et la violence. Elles montrent aussi que l'argent est partout le nerf de la guerre, qui fait que le cycle des conflits armés se poursuit inexorablement.

Martin Gasser

1 VICTORIEUX Kiev et Volgograd, 2007/2009

Les deux villes, la capitale ukrainienne Kiev et Volgograd, l'ancienne Stalingrad (1925-1961), portent le titre honorifique de « Ville héros ». Et dans les deux villes s'élève une gigantesque statue de la Mère-Patrie, visible loin à la ronde. Des milliers de visiteurs viennent chaque année voir ces figures de femmes monumentales qui pointent leur épée vers le ciel. Elles commémorent la « Grande Guerre patriotique », nom donné à la Deuxième Guerre mondiale dans les Etats de l'ancienne URSS, et surtout la victoire de l'Armée rouge sur la Wehrmacht allemande en 1945. Une victoire qui a fait près de 27 millions de victimes en Union soviétique (bien plus que dans aucune autre partie adverse), dont près de 10 millions d'Ukrainiens. Le souvenir de cette catastrophe fait aujourd'hui encore partie intégrante de l'identité nationale dans de larges portions du territoire post-soviétique. Des milliers de musées, mémoriaux, parcs et monuments rappellent la guerre victorieuse contre le Reich allemand. Les fêtes commémoratives célébrées chaque année le 9 mai, « Jour de la victoire », avec leurs parades militaires pompeuses menées par des vétérans de guerre à l'uniforme bardé de médailles font partie de la culture du souvenir. Ces manifestations de masse, qui enthousiasment aussi les jeunes générations, glorifient non seulement les faits héroïques du passé mais encore, sous la politique actuelle de Poutine, servent à forger une nouvelle cohésion nationale, une nouvelle Russie forte. Occultant les conséquences dramatiques du règne de terreur stalinien qui a fait des millions de victimes, de larges couches de la population évoquent à nouveau le dictateur soviétique avec nostalgie, l'encensant comme défenseur de la patrie et général victorieux. On ne s'étonnera pas qu'il soit aujourd'hui question de rebaptiser Volgograd en Stalingrad.

2 DÉPLACÉS Tchétchénie-Ingouchie, 2003

En 1991, la République nord-caucasienne de Tchétchénie proclame son indépendance de la Russie. Moscou réagit à cet acte d'insoumission en faisant intervenir ses troupes armées. C'est la première guerre de Tchétchénie (1994–1996) qui fera des milliers de victimes dans la population civile et provoquera un mouvement massif de réfugiés. Les accords de cessez-le-feu ne parviennent pas à ramener le calme, les actes terroristes et les enlèvements demeurent monnaie courante. Ce climat d'insécurité et d'instabilité, conjugué aux tentatives de certains chefs de guerre d'instaurer un Caucase islamique, conduit en 1999 à la deuxième guerre de Tchétchénie. Vladimir Poutine, élu pour la première fois à la présidence de l'Etat russe, va se montrer impitoyable envers les séparatistes. Une fois encore, la population civile fait les frais de la situation. Pour de nombreux Tchétchènes, c'est comme un retour aux déportations forcées de l'ère stalinienne durant la Deuxième Guerre mondiale.

Une grande partie de la population se réfugia dans la République voisine d'Ingouchie, où elle fut hébergée dans des campements, des exploitations agricoles, des fabriques et des sites miniers désaffectés. Avec le déplacement interne – au sein de l'ancienne république soviétique Tchétchénie-Ingouchie – de près de 300'000 Tchétchènes, la population d'accueil se trouva pratiquement doublée. En dépit des conditions de vie précaires dans les camps de fortune, les relations entre réfugiés et autochtones furent bonnes dans un premier temps, les deux populations appartenant au même groupe ethnique des Vainakhs et étant majoritairement de confession sunnite.

Mais après que Poutine eut déclaré la fin de la guerre en Tchétchénie, en 2000, la situation des réfugiés se détériora. Pour prouver son allégeance à Moscou, le nouveau gouvernement en place se mit à démanteler les camps de réfugiés et à renvoyer les Tchétchènes chez eux, dans un pays entre-temps « modernisé » à coup de milliards russes, qui leur était devenu étranger.

3 IRRADIÉS Kazakhstan, 2010

La ville de Semeï, l'ancienne Semipalatinsk, est située dans un paysage steppique typique de l'Asie centrale, dans le nord-est du Kazakhstan. En 1949, quatre ans après le lancement par les Américains de la première bombe atomique pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'Union soviétique y fit son premier essai d'arme nucléaire. Et dans les 40 années suivantes, plus de 450 autres essais seront commis dans cette zone qui est entrée dans l'histoire sous le nom de « Polygone nucléaire de Semipalatinsk ». La plupart de ces essais ont été menés à l'air libre jusqu'en 1961, affectant directement quelque 400'000 personnes. Ignorant les dangers qu'ils représentaient, la population locale admira les « beaux champignons » et le ciel illuminé par les explosions nucléaires. L'heure était à la guerre froide : l'Occident et l'Orient luttaient pour la suprématie militaire en se livrant à une course effrénée aux armements – la protection de la population et de la nature n'était pas à l'ordre du jour. Au moment de sa fermeture par le gouvernement kazakhe, le Polygone de Semipalatinsk, qui s'étendait sur quelque 19'000 km², était le plus grand site d'essais nucléaires au monde. Les installations furent démantelées et scellées. Il est prévu de relancer l'exploitation de minerais dans la région.

Les essais d'armes nucléaires ont eu et ont encore des effets dévastateurs pour les gens vivant à proximité. Le territoire irradié correspond à sept fois la surface de la Suisse. Le re-baptême de Semipalatinsk en Semeï en 2007 ne trompe personne. Cancers, fausses-couches, malformations physiques et handicaps psychiques continuent de s'y produire. La question de savoir combien de personnes exactement ont été irradiées par les essais demeure controversée. Toujours est-il que celles qui vivent encore dans la région et qui souffrent de lourdes séquelles physiques et psychiques se sentent abandonnées par les dirigeants politiques. Ceux-ci préfèrent vivre dans le calme à Astana, la nouvelle capitale kazakhe située à 600 km de Semeï, et épater la scène internationale avec l'architecture avant-gardiste de constructions prestigieuses.

4 ISOLÉS Haut-Karabagh, 2011/2012

Selon le droit international, la République autoproclamée du Haut-Karabagh fait toujours partie de l'Azerbaïdjan, même si cette région transcaucasienne de 11'000 km² peuplée en majorité d'Arméniens s'est séparée de ce pays par référendum dans le sillage du démembrement de l'URSS. Quant à la minorité azerbaïdjanaise autochtone, elle avait boycotté le sondage d'opinion populaire et refusé le résultat, ce qui a débouché en 1991 sur un conflit militaire qui a duré quatre ans. Un conflit qui s'est soldé par des nettoyages ethniques, des milliers de morts et des flux de centaines de milliers de réfugiés contraints de quitter leur pays. Depuis l'accord de cessez-le-feu de 1994, l'Arménie exerce le contrôle total sur le Haut-Karabagh. En outre, elle occupe d'autres provinces azerbaïdjanaises, ce que l'ONU a condamné à diverses reprises. La situation aux frontières occupées demeure explosive. Sur ces lignes de démarcation controversées ainsi qu'aux frontières officielles, on assiste régulièrement à des affrontements sanglants. Et dans les territoires avoisinants, véritables champs de mines, des civils sont blessés ou tués, ce qui durcit encore les fronts.

Les conditions de vie de la population du Haut-Karabagh sont précaires. Le pays est ruiné et ne peut subsister que grâce à la protection de l'Arménie. Certes, le pays a un président, un gouvernement, un parlement élu et une armée. En outre, il entretient des « représentations » dans plusieurs pays. Mais la République du Haut-Karabagh n'est pas reconnue par la communauté internationale. Ni le drapeau, ni l'hymne national chanté avec ferveur ne peuvent occulter le fait que la république autoproclamée est complètement isolée et coupée du monde. Et la Russie ne veut pas y changer grand-chose, vu qu'elle a des intérêts militaires et économiques évidents dans les Etats en conflit.

5 DISPUTÉS Israël et Cisjordanie, 2013/14 – a work in progress

« C'est un pays tellement paisible – si l'on fait abstraction de la guerre. Les cafés sont pleins, les plages aussi. Partout, des jeunes femmes et des jeunes gens, aimables, beaux, intelligents. Pourtant, il y a quelque chose d'inquiétant dans l'air. Sous la surface, on perçoit comme un bouillonnement, susceptible de déborder en une fraction de seconde. D'un moment à l'autre, nous pourrions à nouveau basculer dans la guerre. »

C'est précisément cet état d'oscillation entre guerre et paix tel que décrit par l'écrivain israélien Joshua Sobol qui m'interpelle. Dans le cadre de mon projet « Avant, après et en marge de la guerre », ce pays est tout à fait emblématique : tout au long de sa courte histoire, il a vécu des conflits à répétition dont les traces sont manifestes, et de nouveaux affrontements peuvent avoir lieu à tout moment. Les chefs politiques évoquent sans cesse des menaces extérieures et l'armée israélienne est constamment sur pied de guerre. Le conflit israélo-palestinien, omniprésent, s'est enlisé dans un provisoire durable qui marque ce pays de son empreinte. En fait, depuis sa création en 1948, Israël se trouve dans un état de guerre permanent.

Cependant, depuis l'avènement de la nouvelle guerre et vague terroriste qui se répand dans l'espace arabe, ce conflit tend à disparaître du champ de vision des médias. Seuls les événements extraordinaires, p. ex. une nouvelle opération militaire lancée par Israël, la troisième Intifada ou l'imminence d'un accord de paix, font encore les gros titres. Sans que l'opinion publique s'en rende compte, une sorte de « normalité étrange » s'est établie en Israël, un état sur lequel je m'interroge en tant que photographe, désormais aussi dans la bande de Gaza et dans le Golan. Avec mes photos, je veux mettre en lumière la situation complexe dans toutes les parties d'Israël, une situation difficile à décrire avec des mots et à laquelle les modèles d'interprétation stéréotypés ne rendent pas justice.

Meinrad Schade

6 MIS EN SCÈNE Beltring (Angleterre) et Paris, 2009/2014

« **War & Peace Show** » : Chaque année, plus de 100'000 personnes affluent de tous les pays d'Europe vers Beltring, village anglais dans le comté de Kent, pour assister au « War & Peace Show », grand événement d'« histoire vivante ». Les remises en scène des épisodes particulièrement marquants des conflits du XXe, Deuxième Guerre mondiale en tête, jouissent d'une immense popularité. Revêtus d'uniformes militaires originaux, souvent même de sous-vêtements d'époque, les hommes qui s'adonnent par centaines à ce « loisir » guerrier devant un public enthousiaste se nomment les « re-enactors », littéralement les « reconstitueurs ». Leur visée serait d'ordre pédagogique : faire comprendre l'histoire de manière vivante, et partant, sensibiliser les gens aux horreurs de la guerre. Mais est-ce vraiment le cas ? Il semblerait plutôt que le « War & Peace Show », sous prétexte d'éclairer les pages sombres de l'histoire moderne, serve à nourrir une fascination profondément ancrée dans l'humain pour la guerre et la violence.

« **Eurosatory** » : Tous les deux ans, au nord de Paris, se déroule le plus grand rendez-vous mondial de l'armement, l'Eurosatory, co-organisé par le Ministère français de la défense. L'an passé, plus de 1500 exposants de 58 pays ont répondu présents. Le « Salon international de la sécurité et de la défense terrestres et aéroterrestres » attire chaque année près de 56'000 visiteurs, dont 172 délégations officielles de l'armée ou du gouvernement de 88 pays. Sur le gigantesque site de l'exposition, on peut acheter absolument tout – de la simple arme de poing au système d'armement le plus sophistiqué – ce qui doit servir à couvrir les besoins de sécurité réels ou présumés de la « communauté » internationale des nations.

Jouxtant les halles des exposants, un terrain de 20'000 m2 est aménagé en une sorte d'immense théâtre de guerre à ciel ouvert, sur la scène duquel les acheteurs potentiels peuvent assister à la présentation de véhicules militaires de la dernière génération et de systèmes d'armes mobiles ultraperformants dans des scénarios d'engagement proches des réalités du terrain. De telles démonstrations « live » ont lieu deux fois par jour, à 10h30 et à 15h. Ou lorsque la guerre figure au menu d'un programme festif!

Meinrad Schade

Né à Kreuzlingen en 1968, Meinrad Schade décide de se consacrer à la photographie en 1996, après des études de biologie à l'Université de Zurich. Il fait sa formation de photographe en 1997/98 dans le cadre du *Gruppe Autodidaktischer FotografInnen* (GAV), à Zurich, et enchaîne en 1999/2000 avec un cursus de photographe de presse au *Medienausbildungszentrum* (MAZ) à Lucerne. Après un emploi fixe comme photographe de presse au *St. Galler Tagblatt*, Meinrad Schade se met à son compte en 2002 en tant que photographe de portraits et photoreporter et entre dans l'agence *Lookat Photos*. Grâce aux subsides pour la création d'œuvres que lui octroie la Fondation culturelle du canton de Thurgovie, il travaille depuis 2003 sur plusieurs projets de longue durée. Il est nommé pour *Swiss Photo Award* (ewz.selection) en 2006, 2008 et 2011 et en est le lauréat dans la catégorie « Photographie rédactionnelle » en 2011. Il obtient le prix n-ost Reportage dans la catégorie « Photoreportage » en 2013. www.meinradschade.ch

Publication

En parallèle à l'exposition paraît chez Scheidegger & Spiess l'ouvrage *Meinrad Schade – Krieg ohne Krieg. Fotografien aus der ehemaligen Sowjetunion*, édité par Nadine Olonetzky, avec des textes en allemand et anglais de Nadine Olonetzky, Fred Ritchin, Mikhaïl Chichkine et Daniel Wechlin. Couverture cartonnée, environ 270 pages, 163 photos en quadrichromie, en vente au shop au prix de CHF 50.00 (CHF 59.00 en librairie).

Numéro spécial

Un numéro spécial du magazine *Reportagen* (mars 2015) paraît aussi simultanément avec un reportage de Christian Schmidt sur la Palestine accompagné de photographies de Meinrad Schade ainsi que de propos sur ces images, signés Daniele Muscionico.

Podium (en allemand)

Mercredi 29 avril 2015, 19h : « Der Fall des Sowjetimperiums und seine Auswirkungen auf die Gegenwart » avec Sonja Margolina (publiciste, Berlin) et Daniel Wechlin (correspondant pour la NZZ, Moscou), animé par Julia Richers (professeure en histoire d'Europe de l'Est, Université de Berne). En collaboration avec les éditions Scheidegger & Spiess, Zurich. Nombre de places limité. Réservations : info@fotostiftung.ch ou +41 52 234 10 30.

Avec le soutien de l'Office fédéral de la culture, le Pour-cent culturel Migros, Image Factory, Zurich et de l'association Freunde der Fotostiftung Schweiz.